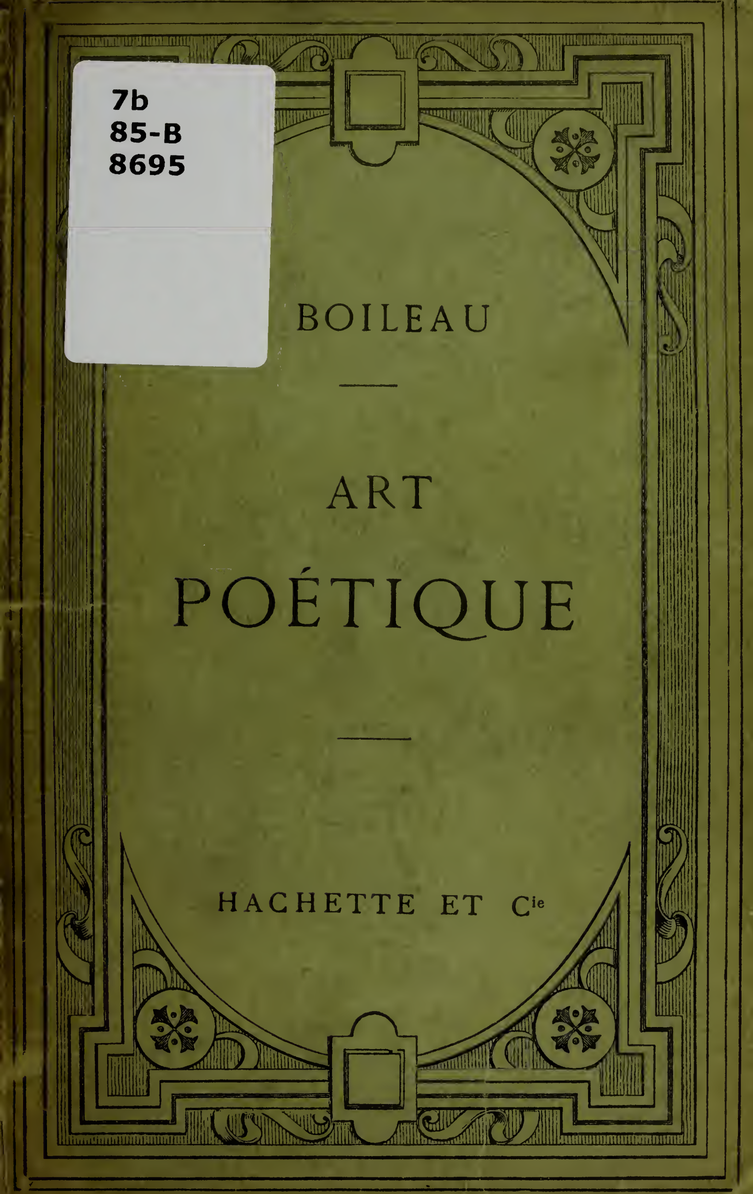
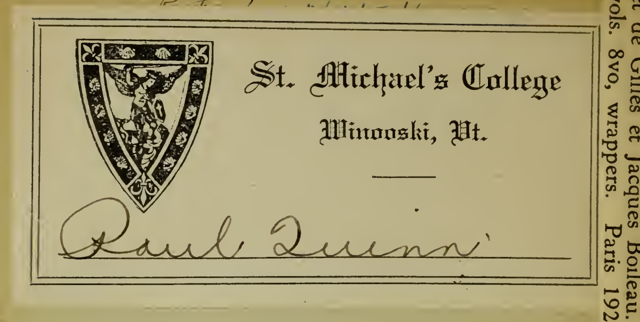


7b
85-B
8695
BOILEAU
ART
POÉTIQUE
HACHETTE ET Cie



48. *Boileau.* ÉMILE MAGNE. Bibliographie générale des oeuvres de Nicolas Boileau-Despréaux et de Gilles et Jacques Boileau. *Frontispiece-portraits, dozens of facsimile text and title pages.* 2 vols. 8vo, wrappers. Paris 1929. $12.50

BOILEAU

L'ART POÉTIQUE

PRÉCÉDÉ

D'UNE NOTICE LITTÉRAIRE

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES

PAR

F. BRUNETIÈRE

Maître de conférences à l'École normale supérieure

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1901

NOTICE

L'*Art poétique* parut pour la première fois, en 1674, chez le libraire Thierry, dans le recueil des — *Œuvres diverses du sieur D..., avec le Traité du sublime ou du merveilleux dans le discours, traduit du grec de Longin*, in-4° de 180 et 102 pages. Le privilège était daté du 28 mars 1674, et « l'achevé d'imprimer » du 10 juillet de la même année : Boileau, né le 1er novembre 1636, avait alors 38 ans. C'est dans le même recueil de 1674 qu'ont paru aussi pour la première fois les *Épitres II* et *III*, et les quatre premiers chants du *Lutrin.*

On a si souvent comparé les quatre *Poétiques* : — celle d'Aristote; l'*Épitre aux Pisons*, d'Horace; la *Poétique* de Vida; et l'*Art poétique* de Boileau, — que nous n'ajouterons pas une comparaison nouvelle à toutes celles que l'on en a faites. Mais, si les circonstances de la composition du poème, examinées de plus près, et mieux connues, ne sont pas inutiles à l'intelligence du vrai dessein de l'auteur, comme aussi du vrai caractère de son œuvre, nous les rappellerons ici brièvement.

A l'exception de l'*Épitre au Roi*, et du *Passage du Rhin*, qui est de 1672, Boileau n'avait donc encore publié que neuf *Satires*, les neuf premières, où l'on sait qu'avec une sûreté de goût singulière, et une liberté d'esprit plus rare encore peut-être, il avait attaqué presque tout ce que ses contemporains faisaient profession d'applaudir en littérature. Très émus, les Montausier, les Chapelain, les Ménage, Scudéri même, personnages considérables, s'étaient cru sans doute empêchés par leur âge ou par leur dignité de répondre à ce jeune insolent, mais les Desmarets, les Cotin, les Boursault, les Coras, avaient relevé l'attaque et répondu, comme on faisait alors, par des injures, en accusant le fils du greffier de déshonorer sa famille.

> Sorti d'assez bon lieu, c'est vouloir sans raison
> *Prostituer sa race aussi bien que son nom :*

Ainsi s'exprimait Boursault dans sa *Satire des Satires*, et, plus loin, affectant de plaindre les frères du satirique de la confusion qui se ferait sans doute quelque jour entre eux et leur cadet, il ajoutait :

> Nos neveux après nous ne distingueront pas
> Qui de cette famille avait *le cœur si bas* ;
> Et l'erreur populaire, ou la haine publique,
> Confondra l'*honnête homme* avec le satirique.

« L'honnête homme » c'était Gilles Boileau. A une époque où les horions que les gens de lettres échangeaient entre eux divertissaient

extrêmement le public, Boileau, qui tenait de sa naissance bourgeoise le respect de lui-même, sentit qu'il n'avait qu'un moyen de ranger l'opinion de son côté. Ce n'était pas d'enchérir, mais au contraire de prendre le parti de la modération. Puisque le reproche qu'on lui faisait était de « calomnier » ou d' « injurier », il comprit qu'il lui fallait montrer que ses prétendues « injures » ou « calomnies » n'en étaient point ; que, si la *Pucelle* de Chapelain était un prodige de ridicule, ou le *Virgile travesti* de Scarron un chef-d'œuvre de grossièreté, la faute n'en était certainement pas à lui, Nicolas; et qu'enfin ce n'était point son humeur, ou son goût même, et encore moins son caprice, qui lui avaient dicté ses *Satires*, mais de certains principes, une certaine doctrine d'art, et, comme nous dirions, une esthétique définie. Tel fut précisément et principalement l'objet de son *Art poétique*. Il en conçut l'idée au lendemain même de son *Discours sur la satire*, et de sa *Satire IX* — 1668 — où l'on se rappellera qu'il avait établi, de par le sens commun et la tradition, son droit de dire tout haut, en prose comme en vers, ce qu'il pensait des « mauvais auteurs ». *L'Art poétique* se proposa de fonder ce droit en raison, si l'on peut ainsi dire; et de bien démontrer que, s'il existe des lois, ou des conditions, ou des règles des genres, c'est affaire à la satire, ou plus généralement à la critique, de les rappeler à ceux qui les oublient.

On voit par là, et nous y reviendrons, ce que l'*Art poétique* de Boileau peut avoir de commun avec l'ouvrage d'Aristote, mais on voit surtout par quels traits il en diffère, comme aussi bien de l'*Épitre aux Pisons*, et davantage encore de la *Poétique* de Hegel, par exemple, ou de la *Philosophie de l'Art*, de M. Taine. Didactique, l'ouvrage ne l'est qu'accessoirement, — de surcroît, pour ainsi parler, et comme sans intention de l'être, — mais il est avant tout satirique, il est critique, il est polémique. Il est « actuel » aussi. « Vous vous plaignez que je me sois moqué de vos *Odes* et de vos *Poèmes épiques*, disait l'auteur à ses victimes, de vos *Tragi-Comédies* et de vos bouffonneries ; et il est vrai que jusqu'ici je n'ai peut-être pas expliqué mes raisons assez nettement; je me suis contenté de noter en riant que la *Pucelle* ne m'avait point ému, et que le *Typhon* ne m'avait pas amusé. N'ai-je point dit aussi qu'en admirant l'auteur du *Cid*, je ne le reconnaissais ni dans *Agésilas*, ni dans son *Attila*? Quoi encore? Je me suis égayé aux dépens des tragédies de Quinault et des romans de La Calprenède ou de Mlle de Scudéri? j'ai préféré Malherbe à Ronsard? l'or de Virgile au clinquant du Tasse? Puisque dans tout cela vous ne voyez, vous ne voulez voir que l'ardeur de médire, puisque vous affectez de ne pas entendre mes motifs, je veux donc bien vous les donner! Épique ou tragique, c'est que tous ces genres ont leurs conditions, dont je conviens que vous parlez sans cesse, mais que vous n'observez, ou que vous ne réalisez jamais. Vous vous réclamez de Virgile et d'Homère! Je vais donc vous montrer que vous ne les avez pas compris. Vous n'avez qu'Eschyle et Sophocle à

la bouche! Je m'en vais vous prouver que vous ne les avez pas lus. Et Pindare, et Théocrite, savez-vous seulement, quand vous les vantez, quels en sont les mérites? J'ai de solides raisons d'en douter. Commencez donc par les étudier. Pour moi, si vous êtes alors de bonne foi, vous reconnaîtrez que l'ardeur de médire m'a été inspirée par l'admiration même que je porte aux belles choses. Oui, c'est *Horace* et *Cinna* qui m'ont rendu si difficile, — je ne dis pas à l'*Astrate*, — mais à *Théodore* ou à *Pompée* même. Ou encore, si l'*Iliade*, si l'*Énéide* n'existaient point, peut-être ferais-je cas du *Clovis* et de l'*Alaric*. Pareillement, c'est Horace et Pindare, c'est Tibulle et Properce qui m'empêchent d'être plus sensible aux beautés de Ronsard.... M'entendez-vous enfin, ou ne m'entendez-vous pas? Mais si vous ne m'entendez pas, le public, lui, m'entendra sans doute, et alors vous pourrez m'injurier à votre aise.... » Tel est bien le langage de Boileau. Son dessein n'a pas été, comme on le croit quelquefois, de préciser les lois théoriques des genres. Non! mais il a voulu tout simplement « motiver » les jugements de ses *Satires*; en développer les considérants; et fonder enfin sur le caractère impersonnel et rationnel de ses admirations ce que l'on trouvait de capricieux et d'inique dans ses arrêts.

Si l'on se place à ce point de vue, l'*Art poétique* s'éclaire aussitôt d'une lumière nouvelle, et, d'abord, on s'explique ce que le ton même en a de constamment satirique. Boileau n'expose ni ne disserte, il ne déduit ni ne raisonne, mais il critique et il combat, il continue et il complète son œuvre! On s'explique également la nature des leçons qu'il donne, et, en particulier, ce que la forme en a de restrictif ou de négatif.

N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer. . . .
Évitons les excès, ...
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile.
Quoi que vous écriviez, *évitez* la bassesse.
Mais *n'allez point* aussi. . . . .
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.

Tous ces conseils veulent dire que, s'il n'y a point de secrets ni de « recettes » pour nous procurer les qualités qui nous manquent, il y en a du moins pour éviter les défauts sous la fâcheuse exagération desquels ont succombé tous les faux grands hommes qu'il raille. Mais, en même temps, ce qu'on ne voyait pas, ce qu'on affectait de ne pas voir que Boileau voulait dire, quand il se moquait de Chapelain ou de Quinault, de Scarron ou de Saint-Amant, ces mêmes vers le rendent manifeste à tout le monde. Enflure, emphase, préciosité, « turlupinades », lourdeurs et longueurs, prosaïsme et prolixité, tous les mérites de Scarron ou de Scudéri ne sauraient, fussent-ils plus grands

ou plus rares encore, balancer ou racheter ce que leur œuvre a d'ailleurs de ruineux :

> C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
> Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;

et, puisqu'on demandait à l'auteur des *Satires* les raisons qu'il avait eues d'attaquer tant de réputations, il les donnait.

Par là encore, — par le caractère polémique et « actuel » du poème, — s'explique la nature toute concrète des définitions qu'on y trouve des genres. Comment donc ? Ne s'en était-il pas pris jusqu'à Corneille même ? et si *Rodogune*, si *Sertorius*, si *Othon* ne lui agréaient pas, que voulait-il enfin ? Des *Andromaque* et des *Britannicus*, répondait-il dans son troisième *Chant* ; et, vers par vers, après une courte histoire de la tragédie grecque dont les termes élogieux l'acquittaient envers les modèles, c'étaient les idées d'art ou la conception dramatique de son ami Racine qu'il opposait à celles du vieux Corneille :

> En vain vous étalez une scène savante...
>
> Le secret est d'abord de plaire et de toucher...
>
> Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable ;

et le reste. Quel sens encore donnerons-nous à sa théorie de l'épopée ? Et à qui dirons-nous qu'il en ait quand il prétend interdire au poète l'emploi du merveilleux chrétien ? Aux Chapelain, comme l'on sait, aux Scudéri, aux Lemoyne, aux Coras, et généralement à tout ce qu'il y avait autour de lui d'imitateurs du Tasse et de la *Jérusalem délivrée*. En même temps qu'une idée qu'il croit fausse, — et non moins dangereuse à la religion qu'à la poésie même, — il continue de poursuivre en eux l'influence italienne, puissante encore parmi les beaux esprits. Et, quand il arrive à la comédie, qui ne voit là-dessus que c'est encore l'*École des Femmes* ou le *Misanthrope* qu'il oppose à la *Mère coquette* ou à *Dom Japhet d'Arménie* ?

> Que la nature donc soit votre étude unique,
> Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
>
> La nature, féconde en bizarres portraits,
> Dans chaque âme est marquée à de différents traits.
>
> Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter...

S'il ne peut pas souffrir les intrigues à l'espagnole des Quinault ou des Thomas Corneille, c'est qu'il admire *Tartufe* de tout son cœur. Il préfère Molière à Scarron. Et il est bien remarquable que le seul reproche qu'il fasse à l'auteur des *Fourberies de Scapin*, ce soit précisément d'avoir quelquefois

> Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin
> Et sans honte à Térence allié Tabarin.

C'est encore par là que s'expliquent, dans son poème, et la place qu'il a voulu faire à de certains genres, et l'omission qu'il a faite, au

contraire, de quelques autres. Aristote n'avait point parlé du madrigal; et, dans l'*Épitre aux Pisons*, on ne trouve point de trace du sonnet. Mais, le « madrigal » était le triomphe de la poésie de circonstance ou d'occasion, aux environs de 1670, et le sonnet y passait pour l'effort de l'esprit humain.

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Comme d'ailleurs on ne connaît point de sonnet sans défaut, et qu'en joignant ensemble ceux de Gombaud, de Maynard, et de Malleville, à peine

En peut-on admirer deux ou trois entre mille,

la concession est de nulle importance. En revanche, il n'a point parlé de la *Fable*, ni non plus du *Poème didactique*, encore que les modèles n'en manquassent pas chez les anciens, à preuve *les Géorgiques*. C'est que c'étaient deux genres que l'on ne cultivait guère de son temps, dans lesquels aucun des poètes qu'il poursuivait de ses railleries ne s'était exercé. Charpentier n'avait point fait de *Fables*, ni Perrin d'*Art poétique*. Il n'y avait donc pas de discussion ouverte; et cette observation toute seule suffit pour achever de déterminer le vrai caractère du poème de Boileau. Bien loin d'avoir aucune des prétentions pédantesques qu'on y veut voir encore quelquefois, et d'être « l'ouvrage d'un régent de collège », l'*Art poétique* est avant tout « un morceau de critique » où l'on retrouve tout entier l'auteur des *Satires*, et ce que sa doctrine eut d' « actuel » à son heure.

Quant au principe intérieur qui fait l'unité de l'œuvre, on le connaît sans doute, et il n'est autre que l'imitation de la nature. Ce principe n'a rien, quoi qu'on en ait pu dire, de particulièrement cartésien, si longtemps avant Descartes, Aristote l'avait posé dans sa *Poétique*. Le même Aristote avait également reconnu qu'il y a plusieurs sortes d'imitations, dont une seule consiste « à peindre les hommes tels qu'ils sont », et c'est aussi l'opinion de Boileau. Rien de plus faux en effet que de prétendre que toutes les écoles de littérature ou d'art se soient proposé pour objet « l'exacte imitation de la nature », et, au contraire, que ce soit pour exciter l'admiration, l'étonnement, la surprise, ou le rire, l'indignation, la colère, de nombreuses écoles ont « systématiquement altéré la réalité ». Corneille a parfaitement su qu'il fondait ses plus grands effets, ceux de sa *Rodogune* ou de son *Héraclius*, sur l'invraisemblance héroïque de ses intrigues; et Scarron n'a pas ignoré que son *Virgile* ou son *Typhon*, que ses comédies ou ses romans n'étaient que des caricatures. Mlle de Scudéri, dans son *Cyrus* ou dans sa *Clélie*, ne s'est point proposé davantage de peindre les vraies mœurs des Perses ou des Romains. Ceci revient tout simplement à dire qu'en donnant à la poésie l'imitation de la nature pour objet, Boileau a été, en son temps, le théoricien d'une révolution littéraire considérable, un vrai « naturaliste » à son heure, et le contradicteur passionné des critiques qui l'avaient précédé. Je n'y insiste pas, comme ayant déjà développé cette indication dans l'article Boileau de la *Grande*

Encyclopédie, dans un chapitre entier de l'*Évolution des Genres*, dans la *Notice* que j'ai mise en tête d'une récente édition de ses *Œuvres poétiques*. Mais, après avoir montré que l'*Art poétique* est avant tout « satirique » et « critique », il convenait de montrer en quoi l'on peut avoir aussi raison de le considérer comme « didactique ».

Le succès de l'*Art poétique* ne fut pas moins vif que celui du *Lutrin*. « J'allai donc dîner samedi chez M. de Pompone, écrivait Mme de Sévigné, et puis, jusqu'à cinq heures, *il fut enchanté*, *enlevé*, *transporté* de la beauté des vers de la *Poétique* de Despréaux ». La lettre est, il est vrai, du 15 janvier 1674, antérieure donc de six mois à l'apparition du poème; mais l'impression ne gâta rien, et, à l'exception de quelques Desmarets ou de quelques Corbinelli, le public fut généralement de l'avis de M. de Pompone. Les attaques des Perrault, des Fontenelle, celles même des bons pères de Trévoux ne prévalurent pas contre l'opinion des vrais juges, et, quatre-vingts ou cent ans plus tard, Voltaire écrivait encore, en 1760 : « Si vous en exceptez les tragédies de Racine, qui ont le mérite supérieur de traiter les passions et de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'*Art poétique* de Despréaux *est sans contredit le poème qui fait le plus d'honneur à la langue française* ». Les romantiques de la première heure ont traité Boileau moins favorablement. Le plus sévère d'entre eux a été Sainte-Beuve, qui déclarait, en 1827, l'*Art poétique* « véritablement abrogé et hors d'usage ». En effet, le principe de leur art était essentiellement contradictoire à celui de Boileau, si le premier article en était l'exagération, — et par conséquent l'altération, — du naturel en tout. Mais une critique plus impartiale a depuis lors appelé de leur jugement, et si Taine, à propos de Pope, a parlé assez mal de Boileau, nul n'en a mieux parlé que Flaubert. « Quelle conscience! disait-il, en parlant de ceux qu'il appelait, dans le déshabillé de son style épistolaire, « les bonshommes du siècle de Louis XIV », et de Boileau, notamment. Quel travail! Quelles natures! Comme ils se consultaient les uns les autres! Comme ils lisaient lentement! Aussi toute leur idée y est, la forme est pleine, bourrée et garnie de choses jusqu'à la faire craquer. *Or, il n'y a pas de degrés : ce qui est bon vaut ce qui est bon.* La Fontaine vivra tout autant que le Dante, et Bossuet autant que Boileau ou qu'Hugo. »

On consultera, si l'on veut étudier de plus près l'*Art poétique*, les notes presque trop nombreuses de l'édition de 1747, qui est la première où l'on ait rapproché du poème de Boileau celui de Vauquelin de la Fresnaye, réédité de nos jours par M. Georges Pellissier; le chapitre de La Harpe, dans son *Cours de littérature*; les tomes I et II de l'édition Berriat-Saint-Prix; le *Port-Royal* de Sainte-Beuve; et enfin les trois volumes du père Delaporte : l'*Art poétique de Boileau commenté par ses contemporains*.

F. B.

L'ART POÉTIQUE

(1669-1674)

CHANT I

Préambule; nécessité d'une vocation générale; 1 à 26.

I. De la rime et de la raison, 27 à 38. — Dangers que l'on court à s'écarter du bon sens, 39 à 63; et, à ce propos, *de la préciosité et de la prolixité*[1]. — De ne point tomber d'un excès dans un autre, 64 à 69, et de varier le ton de son discours, 70 à 79. — Ne pas confondre pour cela le plaisant avec le burlesque, 80 à 97, et, à cette occasion, *des maitres du burlesque : Scarron et Dassouci.* — Distinguer également la grandeur d'avec l'enflure, 98 à 102.

II. De la cadence, de la césure, de l'hiatus, 103 à 108, et du choix des sons, 109 à 112. — *Esquisse d'une histoire de la versification française jusqu'à Malherbe*, 113 à 130. — De la réforme de Malherbe, 131 à 142. — Du prix de la clarté, 142 à 154, et de la correction, 155 à 162. — Que pour y atteindre on ne saurait travailler trop lentement, 163 à 174. — Du prix de la composition, 175 à 182. — *Utilité de la critique*, 183 à 231.

C'est en vain qu'au Parnasse, un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur[2] :

1. Dans ces courts sommaires, nous indiquons par des italiques les digressions dont le développement se lie, d'une manière plus ou moins étroite, pour en égayer de temps en temps la monotonie didactique, à celui de l'idée générale du poème.

2. On a beaucoup épilogué sur ces deux premiers vers, mais c'est faute, à ce qu'il semble, d'avoir pris la peine de les entendre. Si en effet le Parnasse est une montagne, aux flancs de laquelle sont ménagées diverses stations, *multæ mansiones* — les unes plus bas, et les autres plus haut — quoi de plus naturel que de parler de la « hauteur de l'art des vers »? On se met en route pour faire une *Ode*, et on n'a de souffle que pour une *Chanson*; ou bien on s'évertue à dire en vers, péniblement, ce qu'on dirait bien mieux en prose. L'image est donc parfaitement juste; et ceux-là seuls ne l'ont pas vu qui oublient qu'en devenant synonyme de poésie même, le mot de Parnasse ne laisse pas d'avoir

S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif:
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit[1] la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer;
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents[2] :
L'un, peut tracer en vers une amoureuse flamme;
L'autre, d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme;
Malherbe[3], d'un héros peut vanter les exploits;
Racan[4], chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais, souvent, un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie, et s'ignore soi-même :
Ainsi tel, autrefois qu'on vit avec Faret[5]
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers[6].
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime :
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr,
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir[7].

conservé quelque chose de son sens premier et concret.

1. Le mot de *Bel esprit* n'avait pas alors encore la signification absolument et décidément défavorable qu'il a prise depuis.

2. Là, — dans cette variété des aptitudes. — est et sera toujours le solide fondement de la distinction des Genres littéraires : il y a des familles naturelles d'esprit; et cette vérité n'est point du tout aussi banale qu'on l'a quelquefois prétendu.

3. Nous retrouverons Malherbe un peu plus loin.

4. Honorat de Bueil, marquis de Racan, né en 1589, mort en 1670. Boileau lui trouvait « plus de génie qu'à Malherbe. »

5. Il convient d'admettre, pour l'honneur de l'Académie, dont il fit partie dès l'origine, que le pauvre Faret fut une victime de la rime. Son nom au bout d'un premier vers appelait comme invinciblement le cabaret à la fin du second.

6. Il s'agit ici de Saint-Amant, 1594-1661, dans le *Moïse sauvé* duquel on trouve, malgré tout, un certain sens du pittoresque.

7. S'il en fallait croire un poète contemporain,— Théodore de Banville.dans son *Petit traité de poésie française*, — c'est la Rime, au contraire, qui devrait souverainement commander; et le paradoxe ne laisse pas de contenir aussi sa part de vérité. Boileau d'ailleurs le savait bien, — quand par exemple il faisait rimer *avis* avec *Davis*, ou *Hayneuve* avec *neuve*, ou *coco* avec *Cusco*, — que l'imagination de la rime est, en français au moins, l'un des dons essentiels du poète. Ne l'est-elle pas de même en allemand? Le bon sens ou la raison doivent servir au poète comme de garde-fous, mais non pas du tout faire son principal objet ni, par conséquent, son principal mérite.

Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue ;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit ;
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison[1]. Que toujours, vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée :
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie[2].
Tout doit tendre au bon sens : mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir ;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie ;
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.
Un auteur, quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet :
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face ;
Il me promène après de terrasse en terrasse ;
Ici, s'offre un perron ; là, règne un corridor ;
Là, ce balcon s'enferme en un balustre d'or ;
Il compte des plafonds les ronds et les ovales ;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales[3] ; »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile :
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire[4].
Souvent, la peur d'un mal nous conduit dans un pire :
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur ;

1. Il semble qu'on attendait ici plutôt la conclusion : *Aimez donc la rime.* C'est d'elle en effet qu'il s'agit de se rendre complètement maître, pour qu'elle ne nous gêne jamais. Voyez la deuxième *Satire.*

2. Nous retrouvons là le Boileau des *Satires*, Français et Parisien, ennemi né de l'italianisme, mais encore plus ennemi d'une façon d'écrire qui n'est, comme celle des précieux en général, qu'une manière de se distinguer ou de s'excepter des autres. Il ne faut pas vouloir faire plus joli que nature : et il faut savoir aussi qu'en tout genre le naturel ne s'atteint pas d'abord, mais au contraire à force de peine et de temps.

3. Il s'agit ici du Palais magique dont la longue description remplit en effet une partie du chant III de l'*Alaric* de Scudéri.

4. C'est ce que Désiré Nisard a exprimé plus fortement, en louant nos grands classiques, — Pascal et Bossuet, Molière et Racine, — presque moins de ce qu'ils ont dit, que de tout ce qu'ils ont su s'abstenir de dire.

J'évite d'être long, et je deviens obscur;
L'un n'est point trop fardé, mais sa Muse est trop nue[1];
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours :
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme!
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui, toujours sur un ton, semblent psalmodier[2].
Heureux, qui dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le Burlesque effronté[3]
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté ;
On ne vit plus en vers que pointes triviales[4];
Le Parnasse parla le langage des halles;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein,
Apollon travesti devint un Tabarin[5].
Cette contagion infecta les provinces;
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes;
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et, jusqu'à d'Assouci[6], tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la Cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée;
Distingua le naïf[7] du plat et du bouffon;

1. Antithèse dont l'insuffisance rend le vers un peu obscur : on ne s'habille point avec du fard.

2. Il y aurait pléonasme, — le propre de la psalmodie étant d'être sur un seul ton, — si l'on ne mettait « toujours sur un ton » entre deux virgules.

3. Le style burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siècle, jusque vers 1660, qu'il tomba. (B. 1713.)

Scarron, qu'on peut appeler le maître du burlesque, a quelque part ainsi défini ses procédés et ceux de ses imitateurs :

Ils ont pour discours ordinaires
Des termes bas et populaires,
Des proverbes mal appliqués,
Des quolibets mal expliqués,
Allusions impertinentes,
Vrai style d'amour des servantes;
Et le patois des paysans,
Refuge des mauvais plaisans,
Équivoques à choses sales,
En un mot le jargon des halles,
Des crocheteurs et porteurs d'eau....

4. *Triviales*, dans le sens étymologique du mot : ce qui court les rues ou les carrefours.

5. Tabarin, valet de Mondor, le vendeur d'orviétan, et lui-même auteur de turlupinades qu'on a recueillies, par dévotion pour le génie gaulois.

6. Charles Coypeau Dassouci, né en 1605, mort en 1674. On a de lui des espèces de *Confessions*, sous le titre d'*Aventures de M. Dassouci*, et un *Ovide en belle humeur*, qui est l'ouvrage que Boileau vise ici. C'était d'ailleurs un drôle.

7. *Le naïf*, entendez *le naturel*.

Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encore débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.

Et laissa la province admirer le *Typhon*[1].
Que ce style, jamais, ne souille votre ouvrage :
Imitons de Marot l'élégant badinage[2],
Et laissons le Burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
 Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives,
« De morts et de mourants cent montagnes plaintives[3]. »
Prenez mieux votre ton : soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil[4], agréable sans fard.
 N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours, dans vos vers, le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos[5].
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille est blessée[6].
 Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois,
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre, et de césure[7].
Villon[8] sut le premier, dans ces siècles grossiers,

1. *Le Typhon* ou *la Gigantomachie* est un poème burlesque de Scarron. Ceux qui n'en connaîtraient que l'analyse qu'en a donnée Gautier dans ses *Grotesques* risqueraient de croire la plaisanterie plus amusante qu'elle ne l'est, et même presque spirituelle.

2. Boileau songe ici sans doute aux deux ou trois Épîtres qui sont à peu près tout ce que l'on cite aujourd'hui de Marot. Mais, sans compter qu'en général il est terriblement prosaïque, nous avons de maître Clément des *coqs-à-l'âne* tout à fait dépourvus d'élégance ; et une grande quantité d'épigrammes parfaitement obscènes.

3. Nous n'avons pas l'intention de réhabiliter Brébeuf, mais, en bonne justice, l'auteur lui-même de la *Pharsale*, — ce déclamateur de Lucain, — aurait dû avoir aussi sa part des atteintes que Boileau ne donne qu'au traducteur.

4. *Sans orgueil*, c'est-à-dire *sans emphase* et *sans prétention*.

5. On remarquera que Boileau, presque seul en son temps, s'est astreint à la règle qu'il formule ici sur l'hémistiche, et que ni Molière, ni La Fontaine, ni Racine même ne l'ont observée.

6. C'est de quoi ne s'étaient point doutés les poètes du XVIe siècle en général, — non pas même ceux de la Pléiade ; — et, à ce propos, tout en regrettant l'étroitesse ou la rigidité de quelques-unes des règles que pose Boileau, ce que l'on ne saurait méconnaître, c'est le service qu'il a rendu, en reprenant la tradition de Malherbe sur le prix de la forme.

7. Boileau ne connaissait pas la poésie du moyen âge, et on ne peut pas se tromper plus complètement qu'il ne fait ici. Sans remonter plus haut — et pour nous en tenir aux grands rhétoriqueurs qui avaient immédiatement précédé ou suivi Villon — rien n'avait contribué davantage à discréditer l'ancienne poésie que la tyrannie des poèmes à forme fixe, ballade ou rondeau, par exemple. Et ainsi, bien loin que le caprice fît toutes les lois, au contraire, c'est la rigidité même ou la puérile minutie des règles qui avait comme emprisonné d'abord, et finalement anéanti la liberté de l'inspiration.

8. François Villon, né en 1431, mort aux environs de 1470, après une existence étrangement tournentée. Il ne « débrouilla » rien du tout, à vrai dire,

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot, bientôt après, fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades[1],
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard[2], qui le suivit, par une autre méthode
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa Muse, en français parlant grec et latin,
Vit, dans l'âge suivant[3], par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poète orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes[4] et Bertaut[5].
Enfin Malherbe[6] vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir;
Et réduisit la Muse aux règles du devoir,
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;

mais c'était un poète; et il a traité supérieurement la ballade.

1. Clément Marot, fils de Jehan Marot, né en 1495 ou 1497, à Cahors, par hasard, mais Normand d'origine, et mort en 1544, à Turin.

Il n'a composé qu'un très petit nombre de ballades; il n'a point du tout donné aux rondeaux une forme qui était la leur longtemps avant qu'il écrivît les siens; il n'a pas rimé non plus de triolets ni de mascarades; et enfin il n'a point du tout montré de chemins nouveaux pour rimer. Homme d'esprit d'ailleurs, plutôt que poète, il a surtout réussi dans l'épître familière et dans l'épigramme.

2. Pierre de Ronsard, né en 1524, mort en 1585.

C'est ici l'un des jugements de Boileau qu'on lui a le plus et le plus justement reprochés. Non pas du tout qu'il y ait lieu d'inscrire Ronsard au nombre de nos premiers poètes, comme on le voudrait aujourd'hui, sans l'avoir peut-être assez étudié. Mais ses ambitions étaient généreuses; et si nous ne lisons plus beaucoup sa *Franciade*, ni même ses *Hymnes*, comme encore si nous sommes arrêtés, pour diverses raisons, presque à chaque vers de ses *Sonnets*, on ne peut pas dire qu'il ait complètement échoué. Aussi bien, Malherbe, et Boileau lui-même, l'ont-ils suivi dans la voie qu'il avait essayé de frayer; et la principale différence qu'on doive signaler entre eux et Ronsard est presque moins celle de leur goût que celle de leur érudition, lui tout grec, italien aussi, et eux purement latins. Ce n'en est donc pas moins Ronsard qui a mis la poésie française à l'école de l'antiquité, et puisque le classicisme a consisté pour une bonne part en ce point, son pédantisme même a fait de lui le premier des classiques.

3. Lui non plus, Boileau n'est pas exact. La prodigieuse réputation de Ronsard lui a survécu jusque sous Louis XIII, et Malherbe même n'en a pas entièrement triomphé.

4. Philippe Desportes, abbé de Saint-Tiron, né en 1546, mort en 1606; le moins « retenu » des poètes et des abbés, en quelque sens d'ailleurs que l'on prenne ce mot.

5. Jean Bertaut, évêque de Séez, né en 1570, mort en 1611. On a de lui d'assez beaux vers; — des vers d'amour qui font songer quelquefois à Musset, des vers pieux où il y a quelque chose déjà de Lamartine; — et de bien mauvaise prose.

Il est d'ailleurs inutile d'insister sur ce que cette revue rapide de l'histoire de la poésie, — ou plutôt de la versification française, — a d'insuffisant et d'erroné.

6. François de Malherbe, né en 1555, mort en 1628. Consultez : *Malherbe et la poésie française à la fin du* XVI*e siècle*, par M. G. Allais, Paris, 1892, Thorin, et surtout la *Doctrine de Malherbe*, par M. F. Brunot, Paris, 1892, Masson.

Les stances avec grâce apprirent à tomber;
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle[1]
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté;
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits, dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser :
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure;
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément[2].
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain, vous me frappez d'un son mélodieux
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain[3].
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement[4].
J'aime mieux un ruisseau, qui sur la molle arène[5],

1. Il convient de noter que dans cet éloge de Malherbe, Boileau ne célèbre uniquement que les qualités du versificateur et du grammairien.

2. On pourrait discuter longtemps sur ces vers fameux. Nous concevons en effet beaucoup plus de choses que nous n'en pouvons exprimer. Aussi est-ce une grande question de savoir si, en s'imposant de ne rien exprimer que de parfaitement clair, la poésie ne se condamnerait pas à ne rien exprimer que d'un peu superficiel.

3. Il semble bien qu'il y ait là une légère contradiction, et qu'on ne puisse être à la fois un *auteur divin* et un *méchant écrivain*. Quelques commentateurs ont donc essayé d'expliquer la pensée de Boileau par une intention satirique, et pour eux un *auteur divin* serait un poète chrétien, dans le genre de Desmarets de Saint-Sorlin, par exemple. Cette interprétation est un peu laborieuse. Mais la vérité est plus simple; et Boileau constate ici, sans le vouloir peut-être, ou sans le bien savoir, que ni la correction, ni la pureté, ni le style même, qui suffisent à faire un *excellent écrivain*, ne sont l'inspiration, laquelle seule est capable de faire un *auteur divin*.

4. Pourquoi « peu de jugement »? Parce que nous avons tous l'esprit rempli de préjugés, et, pour les traduire, la mémoire pleine de phrases toutes faites, qui sont celles qui nous échappent quand nous improvisons.

5. *Arène*, pour sable, latinisme d'une légitimité douteuse, dont Boileau s'est moqué lui-même dans un de ses *Dialogues*.

Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez;
Ajoutez, quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu, qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit, semés de temps en temps, pétillent.
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant[1].
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique.
L'ignorance, toujours, est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer :
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez, devant eux, l'arrogance d'auteur.
Mais, sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur, aussitôt, cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier;
Tout est charmant, divin; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse;
Il vous comble partout d'éloges fastueux;...
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible[2];
Il ne pardonne point les endroits négligés;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase;
Ici, le sens le choque, et plus loin, c'est la phrase;
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque, il le faut éclaircir....
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent, sur ses vers un auteur intraitable,
A les protéger tous se croit intéressé,

1. Boileau pourtant dira de l'Ode, un peu plus loin, que :

Chez elle un beau désordre est un effet [de l'art.

2. Ne vous laisse en paix, ne vous permet de vous reposer avant que vous vous soyez corrigé, ce que peu d'auteurs aiment faire.

Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
« De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
— Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid,
Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit !
— Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire. »
Ainsi, toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique,
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique....
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte; et, content de sa Muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse;
Car souvent il en trouve.... Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince;
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans[1],
De tout temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

1. *Chez les courtisans :* comparez les *Femmes savantes*, qui sont de 1672, et notez comme Boileau est moins « courtisan » que Molière.

CHANT II

L'idylle, 1 à 10; et des défauts qu'il y faut craindre : l'emphase, 11 à 16, et la vulgarité, 17 à 24. — *Les maîtres de l'idylle*, 25 à 37. — L'élégie, 38 à 44; et que le mérite principal en consiste dans la sincérité du sentiment, 45 à 57. — L'ode et ses diverses espèces, 58 à 72. — Du désordre lyrique, 73 à 81. — *Digression sur le sonnet*, 82 à 102. — L'épigramme, 103 à 105, et, à ce propos, *de l'art de la bonne plaisanterie*, 106 à 138 (Cf. chant I, 80 à 97). — Le rondeau, le madrigal, la ballade, 139 à 144. — La satire, *et les maîtres du genre*, 145 à 174. — Des limites de la satire, 175 à 180. — Le vaudeville, 181 à 190. — La chanson, 190 à la fin[1].

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante *Idylle*[2].
Son tour, simple et naïf, n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux ;
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et, jamais, de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais, souvent, dans ce style, un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois,
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette[3] :
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

1. C'est dans ce chant que l'on reproche vivement à Boileau d'avoir omis la fable de La Fontaine.

2. *Éclater sans pompe* : doit-elle même *éclater* ? C'est une question que l'on pourrait poser.

Idylle, églogue, pastorale, bucolique, on a d'ailleurs inutilement essayé de distinguer les uns des autres, par des nuances plus ou moins arbitrairement choisies, tous ces genres qui n'en font vraiment qu'un. Théocrite a fait des *Idylles*, Virgile des *Bucoliques*, Ronsard des *Églogues*, Racan des *Bergeries*, d'autres encore des *Pastorales* ; et en réalité, sauf la différence du talent que le poète y a pu mettre, tout cela c'est la même chose.

3. On dit que ces vers seraient dirigés contre Ménage et Charpentier. En tout cas, Boileau n'a pas fait attention qu'un peu plus loin lui-même déclarait que l'églogue n'est pas incapable de chanter quelquefois un consul :
Si canimus silvas, silvæ sint consule [dignæ.

Au contraire cet autre [1], abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village;
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement;
On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon [2].
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile [3];
Que leurs tendres écrits, par les Grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes [4] vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art, sans bassesse un auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
Au combat de la flûte animer deux bergers ;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue, quelquefois,
Rend dignes d'un consul la campagne et les bois.
Telle est de ce poëme, et la force, et la grâce.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive *Élégie* [5], en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil ;
Elle peint des amants la joie et la tristesse ;

1. *Cet autre*, qui est *cet autre*? C'est ce que les commentateurs se sont généralement abstenus de rechercher; et nous ne voyons pas, en effet, de qui Boileau pourrait parler ici. Sans doute ne se proposait-il que de ramener le nom de Ronsard.

2. Nous avons de Ronsard une demi-douzaine d'*Églogues* dont les interlocuteurs se nomment en effet Aluyot et Fresnet; ou Bellot, Perrot et Michau; ou Carlin encore et Xandrin. Mais Boileau les avait-il lues? Il y eût trouvé d'élégantes et fidèles imitations de Théocrite ou de Virgile, comme celle-ci par exemple :

Un pêcheur est assis au bord d'un [gobelet
Qui, courbé, fait semblant de jeter un [filet
En la mer, pour pêcher, et de toute sa [force,
Et de mains, et de nerfs, et de veines, [s'efforce
De le tirer de l'eau. Ses muscles, grands [et gros,
S'enflent depuis son chef jusqu'au bas [de son dos;
Tout le front lui dégoutte; et bien qu'il [soit vieil homme
Le labeur toutefois ses membres ne [consomme.

Ronsard. *Églogue V*.

3. Théocrite et Virgile sont en effet demeurés les maîtres de l'idylle, mais, aujourd'hui, nous pourrions joindre à leurs noms celui d'André Chénier, peut-être. Voyez, dans *la Légende des Siècles*, les pièces intitulées : *le Groupe des Idylles*.

4. *Doctes* est le mot juste. Comme celle d'André Chénier, que nous venons de nommer, la poésie de Virgile et de Théocrite est une poésie savante ; — si savante, à vrai dire, qu'on pourrait quelquefois l'accuser d'artifice, et prouver la vérité de l'accusation.

5. On n'est pas d'accord sur l'étymologie ni par conséquent sur le sens premier du mot même d'*Élégie*; mais qu'il ait d'abord été synonyme du mot θρῆνος, et qu'il ait, comme lui, signifié chant de deuil, lamentation funèbre, c'est ce qui paraît probable, et c'est ce qui peut ici suffire.

Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs, dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art ; et, fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines ;
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes ;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison ;
Et faire quereller les sens et la raison[1].
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle[2] ;
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons :
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
L'*Ode*, avec plus d'éclat et non moins d'énergie[3],
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux ;
Aux athlètes dans Pise[4] elle ouvre la barrière ;
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière ;
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs ;
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses et les ris ;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard :

1. Boileau lui-même, plus tard, dans sa *Lettre à Monsieur Perrault*, a loué les élégies de Voiture, de Sarrasin, et surtout celles de Mme de la Suze (Henriette de Coligny, comtesse de la Suze) comme étant d'un « agrément infini ». Mais il y en avait déjà dans notre langue de très supérieures, que Boileau pouvait connaître : ce sont celles de Ronsard, de Desportes, de Bertaut ; et nous, depuis lors, les Lamartine, les Hugo, les Musset nous en ont donné — comme *le Lac, la Tristesse d'Olympio, la Nuit d'Octobre*, etc. — qui laissent loin derrière elles celles même de Tibulle.

2. On a quelque droit d'être surpris de cet éloge d'Ovide et de son *Art d'aimer* sous la plume du sévère Boileau. A proprement parler, le « tendre » Ovide, en son *Art d'aimer*, et ailleurs, n'est qu'un spirituel polisson.

3. Il faut entendre : avec non moins d'énergie que d'éclat.

On peut distinguer dans l'antiquité l'*Ode pindarique*, ou *héroïque*, — celle dont Ronsard et du Bellay chez nous ont donné les premiers modèles, — de l'*Ode horatienne*, moins ambitieuse, plus voisine de la vie commune, et de l'*Ode anacréontique*.

L'ode moderne, à la vérité, n'a que fort peu de traits communs avec l'ode grecque, où la musique tenait une si large place. Mais on n'a pas moins bien fait d'en retenir le nom, quand ce ne serait que pour continuer de rappeler qu'entre tous les genres poétiques, l'ode est celui où l'élément musical doit se mêler, de la manière la plus intime et la plus continue, aux autres éléments poétiques.

4. Pise en Elide, où l'on célébrait les jeux olympiques. (B. 1713.)

Chez elle, un beau désordre est un effet de l'art[1].
Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps !
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue ;
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers, exact ainsi que Mézerai[2],
Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit, à ce propos, qu'un jour, ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du *Sonnet*[3] les rigoureuses lois :
Voulut qu'en deux quatrains, de mesure pareille,
La rime, avec deux sons, frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite, six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout, de ce poème il bannit la licence[4] ;
Lui-même en mesura le nombre et la cadence;
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste, il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème[5].
Mais, en vain mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux phénix est encore à trouver !
A peine, dans Gombauld, Maynard, et Malleville[6],
En peut-on admirer deux ou trois entre mille ;
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier[7].
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,

1. Comme on s'est beaucoup moqué de ce vers, il est bon de renvoyer ceux qui voudraient en sentir la justesse aux *Méditations* de Lamartine, ou aux *Contemplations* d'Hugo.

2. Eudes de Mézerai, né en 1610, mort en 1683, historiographe de France.

3. L'origine du sonnet est douteuse, mais c'est en Italie, selon toute apparence, qu'il a reçu sa première perfection ; et à ce propos, il y a lieu de s'étonner que Boileau ne prononce pas seulement le nom de Pétrarque.

On dispute si c'est Mellin de Saint-Gelais ou Joachim du Bellay qui a donné droit de cité au sonnet dans la poésie française classique.

4. *Licence*, entendez *licence poétique*, et particulièrement celle de ne pas se conformer à la rigueur de la disposition des rimes dans le sonnet.

5. Ce serait beaucoup dire, si les deux vers qui suivent ne corrigeaient un peu ce que celui-ci a d'excessif.

6. Jean Ogier de Gombauld, né on ne sait trop quand, mort en 1666. Un roman du genre allégorique, l'*Endymion*, et une pastorale en cinq actes, l'*Amarante*, avaient fait pour sa gloire beaucoup plus que ses petites poésies.

François Maynard, né en 1582, mort en 1646.

Claude de Malleville, né en 1597, mort en 1647. Son chef-d'œuvre était le sonnet de *la Belle Matineuse*.

Est-il besoin d'ajouter que, dans Ronsard ou dans du Bellay, Boileau n'eût eu qu'à prendre presque au hasard pour y trouver d'aussi beaux ou de plus beaux sonnets que ceux de Malleville, de Maynard, et de Gombauld ?

7. Libraire du temps.

La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'*Épigramme*, plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné[1].
Jadis, de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse.
Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
La tragédie[2] en fit ses plus chères délices ;
L'élégie en orna ses douloureux caprices ;
Un héros sur la scène eut soin de s'en parer ;
Et, sans pointe, un amant n'osa plus soupirer :
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles ;
Chaque mot eut toujours deux visages divers ;
La prose la reçut aussi bien que les vers ;
L'avocat au palais en hérissa son style ;
Et le docteur[3] en chaire en sema l'Évangile.
La raison outragée enfin ouvrit les yeux ;
La chassa pour jamais des discours sérieux ;
Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce, lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots[4].
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois, à la Cour, les turlupins[5] restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine,
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès ;

1. A peu près vraie de nos épigrammes modernes, cette définition ne l'est pas de celles de Marot, qui sont presque toujours en dizains, ni de celles de l'*Anthologie grecque*, où l'intention de faire « un bon mot » est tout à fait secondaire.

2. Boileau cite en note ici la *Silvie* de Mairet, mais il ne faut pas douter qu'autant qu'à Mairet, il songe à Rotrou, à Scudéri, à Corneille même :

Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, par un coup si funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste....

3. Le petit père André, Augustin. (B. 1713.)

Voyez le livre de M. Jacquinet : *les Prédicateurs avant Bossuet*.

4. Il est bien difficile que les mots ne soient pas intéressés dans l'équivoque de la pensée.

5. Turlupins, ou mauvais plaisants, faiseurs de calembours, ainsi nommés du nom de guerre d'un acteur de l'Hôtel de Bourgogne.

Mais, fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez point toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
  Tout poème est brillant de sa propre beauté[1].
Le *Rondeau*[2], né gaulois, a la naïveté.
La *Ballade*[3], asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le *Madrigal*, plus simple et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse, et l'amour[4].
  L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la *Satire*.
Lucile[5] le premier osa la faire voir;
Aux vices des Romains présenta le miroir ;
Vengea l'humble vertu de la richesse altière ;
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.
Horace, à cette aigreur, mêla son enjouement :
On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;
Et malheur à tout nom, qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !
  Perse[6], en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
  Juvénal[7], élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée ;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs ;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline,

1. Entendez que tout poème, ou tout genre, soit de vers, soit de prose, comme tout être ou tout objet, a sa beauté, qui n'appartient qu'à lui.

Chacun pris en son air est agréable [en soi.

2. Petit poème à forme fixe, dans lequel excella jadis Charles d'Orléans, et dont on trouve encore de bien jolis modèles dans les œuvres de Voiture.

3. Autre poème à forme fixe, dont voici la formule type : 3 [ababbcbc] + bcbc. On peut d'ailleurs étendre à dix ou même à douze le nombre des vers dans chacune des trois strophes. La formule devient alors, dans le premier cas : 3 [ababbccdcd] + ccdcd; et dans le second : 3 [ababbccddede] + ccddede. Le dernier vers de chaque strophe est le même et forme ainsi refrain.

Les meilleures ballades qu'il y ait en français sont celles de Villon.

On prendra garde, à ce propos, de ne pas confondre la ballade ancienne avec la ballade romantique : anglaise, allemande ou française.

4. Le madrigal a été le triomphe du XVIIe et du XVIIIe siècle français, comme étant, de tous les genres en vers, celui qui se passe le plus aisément d'être poétique : il lui suffit d'être aisé, spirituel, élégant et poli.

5. Lucilius, satirique latin, dont il ne nous est guère parvenu que des fragments.

6. Perse n'est qu'un écolier. Voyez Nisard : *Poètes latins de la décadence.*

7. Juvénal vaut mieux que Perse, mais c'est encore un déclamateur.

Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles[1].
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentaient des lieux où fréquentait l'auteur;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmait souvent les oreilles pudiques[2] !
Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur français veut être respecté :
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur[3].
D'un trait de ce poème en bons mots si fertile,
Le Français, né malin, forma le *Vaudeville*[4],
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant[5].
La liberté française en ses vers se déploie :
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois, n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux....
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève[6],
Conduisent tristement le plaisant à la Grève[7].
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art :

1. Dans cette revue de l'histoire de la *Satire,* Boileau, faisant la part trop belle, nous l'avons déjà dit, aux Latins, la fait trop étroite à ses prédécesseurs français. Les *Épîtres* de Marot sont souvent de véritables *Satires*; les *Sonnets romains, le Poète courtisan* de du Bellay n'étaient pas indignes au moins d'une mention; et les *Discours sur les misères de ce temps,* de Ronsard, ont enfin leur mérite. Je ne dis rien des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné.

Quant aux imitateurs de Regnier — tels que Jacques Auvray, Thomas de Courval-Sonnet, du Lorens et quelques autres, — ils devraient avoir leur place dans une histoire générale de la satire en France; mais ici, dans ce résumé, Boileau avait le droit de les passer sous silence.

2. Regnier est en effet de son temps; et ce temps, qui est celui des premières années du règne de Henri IV, est le temps aussi de la pire corruption des mœurs et de la pire grossièreté du langage.

3. C'est une effronterie familière encore à beaucoup d'écrivains, qui font la guerre au vice en le peignant sous des couleurs et avec des traits qui le suggèrent ou même au besoin qui l'enseignent.

4. Le vaudeville, tel que l'entend ici Boileau, n'a sans doute rien de commun avec celui de nos Labiche et de nos Gondinet, ni peut-être même avec le vaudeville ou vau de vire d'Olivier Basselin, sur lequel on a tant disserté. C'est tout simplement la chanson satirique, dont on ne conserve au besoin que les rimes et le refrain, mais dont les couplets, ainsi qu'il dit, vont se multipliant de bouche en bouche, et de province en province. On peut en prendre les chansons de Béranger comme type littéraire : *le Roi d'Yvetot,* par exemple, ou *le Vilain,* ou *les Marionnettes.*

5. Heureuse traduction du : *vires acquirit eundo.*

6. *Élève* n'est évidemment ici que pour la rime, et ne s'explique pas très clairement.

7. Il s'agit d'un certain Petit, brûlé quelques années auparavant, comme auteur de chansons obscènes.

Mais, pourtant, on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une Muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.
Mais, pour un vain bonheur, qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer[1].
Souvent, l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poète :
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
Il met tous les matins six impromptus au net...
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil[2].

1. *Enfumer*, veut-il bien dire enivrer de ses fumées ?

2. Robert Nanteuil, graveur, né en 1623, mort en 1678.

CHANT III

I. LA TRAGÉDIE, 1 à 159. — De la terreur et de la pitié, 1 à 26. — De l'exposition, 27 à 37. — Des trois unités, 38 à 46. — De la règle de la vraisemblance, 47 à 54. — De la péripétie, 55 à 60. — *Origine et premiers progrès de la tragédie grecque*, 61 à 80. — *De l'ancien Théâtre-Français*, 81 à 92. — Des passions de l'amour, 93 à 102; *et de ne pas confondre le tragique avec le romanesque*, 103 à 112. — De la couleur locale, ou des mœurs, 114 à 130. — Des caractères, 131 à 144. — Du style tragique, 145 à 159.

II. L'ÉPOPÉE, 160 à 334. — Du merveilleux épique, 160 à 187, et qu'il est la loi du genre, 188 à 192. — Des raisons d'écarter le merveilleux chrétien, 193 à 208; et, à ce propos, de l'erreur qu'on commet en imputant au christianisme le succès de la *Jérusalem* du Tasse, 209 à 216. — Que l'emploi du merveilleux païen n'a rien qui puisse inquiéter la conscience du chrétien, 217 à 236. — D'un avantage de la fable, 237 à 244. — Du héros épique, 245 à 252. — Du sujet, 253 à 256. — De la description épique, 257 à 267. — Du début du poème, et à ce propos, *de Virgile et de Scudéri*, 268 à 286. — De l'agrément épique, 287 à 294. — *Éloge d'Homère*, 295 à 308, et qu'il y a bien de la différence entre *Clovis* et l'*Iliade*, 309 à 334.

III. LA COMÉDIE, 335 à 428. — Des origines et de l'ancienne comédie, 335 à 348. — La comédie nouvelle, 349 à 358. — De l'imitation de la nature, 359 à 372; et à ce propos, *des trois âges de l'homme*, 372 à 390. — *Éloge de Molière*, 391 à 400. — De ne confondre le vrai comique ni avec le tragi-comique, 401 à 402, ni avec le bouffon, 403 à 405. — Du nœud, de l'action, du style, 406 à 420. — Invective contre les turlupins, 421 à 428.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux;
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable [1];

1. Boileau ne fait ici que traduire Aristote, qui avait dit dans sa *Poétique* : « Ce qui est imité plaît toujours. On en peut juger par les productions des arts : des objets que dans la réalité, nous verrions avec peine, par exemple, les bêtes les plus hideuses, des cadavres, nous en contemplons avec plaisir les représentations les plus exactes. » Voyez encore le mot de Pascal sur la vanité de la peinture.

On rapprochera de ces vers ceux de l'*Épître IX*, au marquis de Seignelay, — notamment vers 67 à 90, — et

Ainsi, pour nous charmer, la *Tragédie* en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes[1],
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux[2] y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe, et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce « terreur ».
Ou n'excite en notre âme une « pitié » charmante[3],
En vain vous étalez une scène savante;
Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique,
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher[4] ;
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que, dès les premiers vers, l'action préparée[5]
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée :
Je me ris d'un acteur, qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer;

tous ensemble, on les joindra à ceux où Boileau a tour à tour attaqué les *Précieux* et les *Grotesques*, dont l'art avait précisément pour principe de s'écarter de la nature, et, comme ils disaient, tantôt de la *charger* et tantôt de la *délicater*.

1. Les *remords* ne conviendrait-il pas mieux ici que les *alarmes*?

2. Le mot *pompeux* n'avait pas alors le sens défavorable qu'il a presque exclusivement de nos jours. L'Académie lui donne en 1694 la valeur de « recherché », de « magnifique », et, en matière de vers ou de prose, « qui sonne bien à l'oreille ».

3. Φόϐος καὶ Ἔλεος, *la Terreur* et *la Pitié* : ce sont les deux ressorts que connaissaient déjà les Grecs et dont ils ont surtout fait jouer le premier. Mais les Espagnols et Corneille y en ont ajouté un troisième, qui est l'*Admiration*.

Boileau le reconnut plus tard, comme on le peut voir dans la *Lettre à Monsieur Perrault*, et encore dans un curieux passage de la *Correspondance* d'Addison.

4. « La principale règle est de *plaire* et de *toucher* : toutes les autres ne sont faites que pour arriver à cette première. » Racine : Préface de *Bérénice*. Voyez aussi Molière, dans la *Critique de l'Ecole des femmes*. Mais un grand peintre, Largillière, qui est aussi, lui, du même temps, à quelques années près, a peut-être mieux dit encore que Molière, que Racine, et que Boileau, quand il a dit « que toutes les règles n'avaient pour objet que de nous apprendre à voir la nature ». Voyez Watelet, *Dictionnaire des Arts*, article CONFÉRENCES, et Henry Jouin, *Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture*.

5. Dans tout ce qui suit, Boileau va poser en règles générales ou souveraines de l'art ce qu'on pourrait appeler les usages particuliers de la tragédie de son ami Racine, et, de temps en temps, mettre en vers : *la Pratique du théâtre*, de l'abbé d'Aubignac.

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerais mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dît : « Je suis Oreste, ou bien Agamemnon[1], »
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué[2].
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué :
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour rassemble des années ;
Là, souvent, le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier[3] ;
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli[4].
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable[5];
Une merveille absurde est pour moi sans appas;
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux, en le voyant, saisiraient mieux la chose,
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux[6].
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine :

1. Il y a de pareils exemples dans Euripide. (B. 1713.)

Un commentateur de *l'Art poétique*, le père Delaporte, fait observer qu'il y en a dans Racine aussi :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi [qui t'éveille.
Iphigénie, I, 1.

2. Boileau vise-t-il ici Corneille, dont en effet les expositions sont quelquefois si laborieuses? Comparez celles de Racine. L'exposition de *Bajazet* est peut-être la plus parfaite qu'on puisse citer dans l'histoire de la tragédie française.

3. Cet hémistiche, « delà les Pyrénées », nous permet de croire que Boileau, — qui sans doute ne connaissait de Lope de Vega et de Calderon que les adaptations qu'en avaient données nos auteurs dramatiques, les Rotrou, les Scarron, les Thomas Corneille, Corneille lui-même, dans la *Suite du Menteur*, — s'est souvenu de Cervantes : « Quelle plus grande extravagance, lisons-nous en effet dans *Don Quichotte*, Ire p., ch. 48, quelle plus grande extravagance peut-il y avoir que de présenter un enfant au maillot dans la première scène, lequel enfant, dès la seconde, apparaît homme fait, avec de la barbe au menton? »

4. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner à fond la question des trois unités. Nous renverrons donc le lecteur à la brochure de M. Breitinger : *les Unités avant* le Cid *de Corneille*; et nous nous bornerons à dire qu'on ne saurait commettre de plus fâcheuse erreur à ce sujet que de voir dans cette règle fameuse, comme on le fait trop souvent encore, une trouvaille du docte Chapelain. Avant d'être française, la question a été européenne.

5. Pour le coup nous ne pouvons plus douter, et c'est bien à Corneille qu'en veut ici Boileau, si c'est bien Corneille qui a dit lui-même en propres termes, *totidem verbis*, que : « le sujet d'une belle tragédie *doit* n'être pas vraisemblable ».

6. Ces quelques vers sont imités et presque traduits de l'*Épître aux Pisons*.

L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que, lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue[1].
La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'était qu'un simple chœur, où chacun, en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçait d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc était le prix[2].
Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie[3],
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages;
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie;
Intéressa le chœur dans toute l'action;
Des vers trop raboteux polit l'expression;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la faiblesse latine[4].
Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière,
En public, à Paris, y monta la première,
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, et Dieu, par piété[5].
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion[6];

1. On ne doutera pas que Boileau songe à la péripétie d'*Iphigénie* [acte III, scène V], si l'on fait attention que *l'Art poétique* et l'*Iphigénie* sont de la même année 1674; et qu'en même temps qu'une occasion d'être agréable à Racine, Boileau trouvait dans l'allusion un moyen de donner à ses vers cet air d'*actualité* qu'on a déjà vu qu'il aimait à leur donner.

2. Voyez, sur les origines et le développement de la tragédie grecque, le tome III de l'*Histoire de la Littérature Grecque* de MM. Alfred et Maurice Croiset. Paris, 1891, Thorin.

3. Les bourgs de l'Attique. (B. 1713.)

4. Voyez Quintilien, livre X, ch. I. (B. 1713.)

5. On sait aujourd'hui que ce n'est pas tout à fait ainsi que se sont passées les choses. Mais, sans vouloir à ce propos rectifier les erreurs de Boileau, ce qui demeure pourtant de ses vers, et ce qui reste vrai, c'est que les *Mystères* sont nés, ont grandi chez nous dans l'ombre du sanctuaire, et que pendant longtemps, en Angleterre et en Allemagne, en Espagne et en Italie, comme en France, « Dieu, la Vierge et les saints » en ont fait la matière à peu près unique.

6. Ce ne fut que sous Louis XIII que

Seulement, les acteurs laissant le masque antique[1],
Le violon tint lieu de chœur et de musique[2].
  Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments,
S'empara du théâtre ainsi que des romans[3].
De cette passion, la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre :
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux;
Mais, ne m'en formez pas des bergers doucereux;
Qu'Achille aime autrement que Tircis et Philène;
N'allez point d'un Cyrus nous faire un Artamène[4];
Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paraisse une faiblesse, et non une vertu.
  Des héros de roman fuyez les petitesses.
Toutefois, aux grands cœurs, donnez quelques faiblesses :
Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt;
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnaît la nature[5].
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé;
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé;
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère;
Conservez à chacun son propre caractère;

la comédie commença de prendre une bonne forme. (B. 1713.)

Si l'on prend comme époque la *Sophonisbe* de Mairet, elle est de 1628, mais Boileau songe plutôt au *Cid*, qui est de 1636 ou 1637. Pour la première tentative d'acclimater les sujets classiques à la scène française, elle remonte à la *Cléopâtre* de Jodelle, et elle est de 1552.

Voyez pour l'époque intermédiaire, 1552 - 1628, Ebert : *Entwickelungsgeschichte der französischen Tragödie*; Faguet : *la Tragédie française au* xvie *siècle*; et Rigal : *Alexandre Hardy*.

1. Ce masque antique s'appliquait sur le visage de l'acteur et représentait le personnage qu'on introduisait sur la scène. (B. 1713.)

2. *Esther* et *Athalie* ont montré combien on a perdu en supprimant les chœurs et la musique. (B. 1713.)

Ce n'est pas notre avis. *Esther* et *Athalie* sont des tragédies tout à part, pour ainsi parler. Mais s'il y avait des chœurs dans *Horace* et dans *Cinna*, de la musique dans *Bajazet* et dans *Britannicus*, ou des violons enfin dans *Rhadamiste* et dans *Mérope*, nous ne voyons pas ce que Voltaire et Crébillon, Racine ou Corneille y gagneraient; — ni nous non plus. La tragédie grecque est ce qu'elle est; et au lieu de s'en *inspirer*, si la nôtre l'avait *copiée*, ou *décalquée*, elle ne serait pas la tragédie française,— quelque chose d'original et d'unique en son genre,— mais un pastiche de la tragédie grecque. Il a plus nui que servi à Racine, dans sa *Phèdre* ou dans son *Iphigénie*, d'avoir trop imité les Grecs; et bien lui en a pris d'avoir eu assez d'invention ou de génie, pour recréer une partie de ce qu'il imitait.

3. Entendez : s'empara du théâtre *ainsi qu'il avait fait* des romans. On sait sans doute que c'est un peu aux *Amadis*, mais surtout à *l'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, qu'il faut rapporter cette fortune littéraire des passions de l'amour. On ne lit pas assez ce livre jadis fameux, dont la connaissance pourtant est toujours indispensable à qui veut bien entendre et comprendre l'histoire littéraire du xviie siècle.

4. Artamène est le nom sous lequel se déguise le grand Cyrus, dans le roman alors encore célèbre de Mlle de Scudéri.

5. On a beaucoup disputé sur le point de savoir si Racine, dans son *Iphigénie*, nous avait rendu l'Achille de *l'Iliade*, mais on a oublié d'examiner si celui d'Euripide ressemblait davantage au héros d'Homère. Voyez le *Journal d'Eugène Delacroix*, II, 301, 302

Des siècles, des pays étudiez les mœurs[1] :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans *Clélie*[2],
L'air, ni l'esprit français à l'antique Italie;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait[3],
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse ;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors serait hors de saison ;
Mais la scène demande une exacte raison[4] :
L'étroite bienséance[5] y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée[6]?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même;
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon :
Calprenède et Juba[7] parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage[8].
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que, devant Troie en flamme, Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire, en quels affreux pays,
« Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs[9] ».
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles

1. C'est ce que Corneille se vantait volontiers d'avoir fait ; et généralement nos historiens l'en ont cru sur sa parole. On voudrait seulement qu'ils nous eussent dit à quels signes ils reconnaissent « l'âme bithynienne » dans *Nicomède*, par exemple ; ou dans *Suréna* « la psychologie » du Parthe.

2. *Clélie*, autre roman de Mlle de Scudéri, où d'ailleurs Caton n'a point de rôle, puisque l'action en est contemporaine de Tarquin le Superbe. Boileau, dans ses souvenirs, aurait-il confondu l'un et l'autre Brutus? celui qui fonda la république à Rome, et celui qui crut la rétablir en assassinant César ?

3. *Notre portrait* : ce sont en effet les portraits des contemporains qui ont fait le succès des romans de Mlle de Scudéri. Voyez V. Cousin : *la Société française au* XVIIe *siècle*.

4. C'est ce que Corneille exprime à la façon — plus obscure, mais aussi plus profonde — quand il dit, dans son *Discours sur la tragédie*, que « la réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche pour démêler les actions nécessaires d'avec les vraisemblables ».

5. *Bienséance*, c'est ici la convenance interne du sujet et des moyens qui servent à le traiter.

6. *Idée*, dans le sens étymologique, l'image, la figure.

7. Gautier de Coste de la Calprenède, né en 1609 ou 1610, mort en 1663, auteur dramatique et romancier. Ses principales tragédies sont : *la Mort de Mithridate, le Comte d'Essex, Herménegilde*. Ses romans, beaucoup plus connus, sont *Cassandre*, *Cléopâtre* et *Pharamond*. Juba, roi de Mauritanie, figure dans *Cléopâtre*.

8. *Plus sage*, entendez qu'elle respecte mieux la « bienséance » et les « rapports nécessaires » des choses.

9. Le vers est de Sénèque :

... Et qui frigidum
Septena Tanaïm ora pandentem bibit.

Sont d'un déclamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez;
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant :
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt, il s'élève, et tantôt, s'humilie;
Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un bon souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche, et s'explique[1].
D'un air plus grand encore la *Poésie épique*[2],
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable et vit de fiction.
Là, pour nous enchanter, tout est mis en usage;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté;
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter, armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux, qui gourmande[3] les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse[4].
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poète s'égaye en mille inventions,

1. *S'explique*, au sens latin, *se développe*.

2. Pourquoi d'un « air plus grand » ? La question est d'autant plus naturelle qu'on ne voit pas les raisons que Boileau peut avoir eues d'intercaler ce qu'il avait à dire de l'Épopée entre ce qu'il voulait dire du théâtre tragique et du théâtre comique. Mais si l'Épopée l'emporte en dignité sur la tragédie, c'est alors que l'on s'étonne qu'il n'ait pas commencé par elle. *Comédie, tragédie, épopée*, voilà comme il pouvait disposer sa matière, ou encore : *Épopée, tragédie, comédie*; mais la combinaison qu'il a choisie est justement la seule dont les raisons échappent : *Tragédie, épopée, comédie*.

3. *Gourmande* ne semble pas être ici le mot propre, il faudrait *agite*, ou *soulève*, ou *déchaîne*.

4. Comparez à tout ce passage le début du *Rolla* de Musset :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur [la terre
Marchait et respirait dans un peuple [de Dieux....

Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés[1],
Soient aux bords africains d'un orage emportés,
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune;
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur;
La poésie est morte ou rampe sans vigueur;
Le poète n'est plus qu'un orateur timide.
Qu'un froid historien d'une fable insipide[2].
C'est donc bien vainement, que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints, et ses prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer....
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles[3] :

1. *Écartés*, les uns des autres, et de la bonne route.

2. Comme il n'a guère fait, en parlant de la tragédie, qu'ériger en lois du genre les usages de la tragédie racinienne, ainsi Boileau, dans ce qu'il dit ici de l'épopée, généralise les observations que lui ont suggérées l'épopée homérique, celle de Virgile, et un peu aussi celle du Tasse. Mais, dans le siècle où nous sommes, la connaissance des épopées indoues, celle de l'épopée germanique et de l'épopée française du moyen âge, ont complètement transformé l'idée même que Boileau pouvait se faire de l'épopée grecque et de l'épopée latine. Voyez pour la transformation du point de vue : Grote, *Histoire de la Grèce*; A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. I; et Léon Gautier : *les Épopées françaises*.

La grande erreur de Boileau, qui est d'ailleurs celle de tout son siècle, est d'avoir pris pour autant d'intentions délibérées et voulues, de partis pris du poète, ce qui n'est dans les anciennes épopées qu'un produit spontané de l'imagination primitive.

3. C'est la question du « merveilleux chrétien », et c'est aussi déjà « la querelle des anciens et des modernes ». Boileau en avait personnellement à l'auteur de *Clovis*, Desmarets de Saint-Sorlin, qui venait justement alors de le prendre à partie, dans ses *Discours pour prouver que les sujets chrétiens sont les seuls propres à la poésie héroïque*, 1673, et dans sa *Défense du poème héroïque*, 1674.

Contemporaine de la Renaissance, reprise au XVIIe et au XVIIIe siècle, renouvelée par Chateaubriand dans son *Génie du christianisme*, et pendante encore aujourd'hui même entre les partisans outrés de l'art du moyen âge et ceux de la tradition purement et strictement classique, il y a d'ailleurs tout lieu de croire que la dispute ne cessera pas de sitôt, comme nous l'avons dit ailleurs. Voy. H. Rigault : *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, et un récent ouvrage du père Delaporte : *Du merveilleux dans la Littérature française sous le règne de Louis XIV*. Paris, 1890, Retaux.

L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire, et tourments mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable[1].
Et, quel objet, enfin, à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire!
« Le Tasse[2], dira-t-on, l'a fait avec succès. »
Je ne veux point, ici, lui faire son procès;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie[3],
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrède, et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.
Ce n'est pas que j'approuve en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen[4].
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque;
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément!
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence;
De donner à Thémis ni bandeau ni balance[5];
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain;
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main;

1. Il faut ici donner pleinement raison à Boileau. A vrai dire, le christianisme n'est devenu poétique en notre temps que depuis que ses « vérités » ont elles-mêmes été traitées comme autant de *fictions* et de *fables*. On peut bien, comme au surplus l'a fait Boileau lui-même, traiter en vers de l'*Amour de Dieu*, mais l'inspiration de la Bible n'a pu passer dans la poésie de Lamartine et dans celle d'Hugo qu'en y perdant de son caractère sacré. *Le Sacre de la femme*, ou *Booz endormi*, sont des fictions au même titre que *le Satyre* ou *le Titan*, si le poète y ajoute ou qu'il en retranche au gré de son imagination, sans nul souci d'être orthodoxe, et avec l'unique préoccupation de plaire ou d'émouvoir.

On remarquera, pour le dire en passant, que là même est le vice du *Génie du christianisme*, et qu'avec l'erreur de croire qu'il réconcilierait le christianisme et la nature, Chateaubriand n'en a pas commis de plus grave que de s'exprimer comme si le chrétien pouvait faire son salut poétiquement, et, pour ainsi dire, « en s'amusant ».

2. Boileau a toujours été fort injuste pour le Tasse.

3. C'est en effet du succès de la *Jérusalem* que date en Europe le renouveau de l'épopée au XVII[e] siècle, et le Tasse était la grande autorité qu'invoquaient les partisans du merveilleux chrétien. Voyez les préfaces de la *Pucelle* de Chapelain et de l'*Alaric* de Scudéri.

4. Voyez l'Arioste. (B. 1713.)

5. On ne saurait défendre à personne de donner à Thémis une balance et un bandeau, et à cet égard les goûts sont libres, mais on doit convenir que l'image a beaucoup servi.

Et partout, des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie[1].
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.
Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur,
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges[2].
La fable offre à l'esprit mille agréments divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Pâris, Hector, Énée....
O le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand[3]!
D'un seul nom quelquefois le son dur, ou bizarre,
Rend un poème entier, ou burlesque, ou barbare.
Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque[4];
Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs;
Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis,
Non tel que Polynice et son perfide frère[5] :
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire[6].
N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé;
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière[7].
Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions;
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance[8];
N'y présentez jamais de basse circonstance;

1. L'*allégorie*. Le moyen âge, qui a abusé de l'allégorie — voyez le *Roman de la rose* — n'a pas eu besoin pour cela de recourir à l'antiquité. Les Grecs et les Latins n'en ont pas eu le monopole ; et le christianisme lui-même a développé toute une symbolique dont la poésie moderne a tiré, peut tirer encore parti, sous les réserves et conditions que nous avons indiquées plus haut.

2. Est-ce bien le vers qu'on attendait ? Évidemment, Boileau veut dire : « Ne craignons pas de pécher en nous servant des figures et des allégories du paganisme » ; mais ce n'est pas ce qu'il dit.

3. Voyez plus haut, chant I, et comparez la quatrième *Epître*.

L'auteur du *Childebrand* était un certain Carel de Sainte-Garde. Qu'aurait donc pensé Boileau des *Niebelungen* ou du *Mahabahrata* ? Pour vouloir trop appuyer sur une remarque juste, on la fausse ; et si sans doute une part au moins du prestige de l'antiquité tient à son éloignement même, l'époque mérovingienne en peut réclamer le bénéfice.

4. Est-ce bien le cas d'Ulysse, par exemple ? ou même celui d'Énée ?

5. Voyez la *Thébaïde* de Stace. (B. 1713.)

6. *Un conquérant vulgaire*. Charlemagne est-il un conquérant vulgaire?

7. Excellente leçon, qu'à défaut des poètes épiques, nos romanciers contemporains pourraient utilement méditer.

8. On le savait avant Boileau, et dans l'*Alaric* de Scudéri on trouve, à la fin du volume, une *Table* des descriptions très étudiées où l'illustre matamore croyait avoir étalé toute l'élégance de ses vers et toute la force de son génie.

N'imitez pas ce fou[1], qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons[2] aux fenêtres,
Peint le petit enfant qui « va, saute, revient,
Et, joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient ».
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté :
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs, d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre[3]. »
Que produira l'auteur, après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
« Je chante les combats, et cet homme pieux,
« Qui, des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
« Le premier aborda les champs de Lavinie[4] ! »
Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu :
Bientôt, vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles,
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.
De figures[5] sans nombre égayez votre ouvrage;
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant[6]
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui, dans leur sombre humeur, se croiraient faire affront[7]
Si les Grâces jamais leur déridaient le front.
On dirait que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture :
Son livre est d'agréments un fertile trésor;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit et jamais il ne lasse[8].

1. Saint-Amant, voyez ci-dessus.
2. Les poissons ébahis les regardent [passer.
(B. 1713.)
Il y a de pareils traits dans la *Légende des Siècles*.
3. C'est le début de l'*Alaric* de Scudéri.
4. Début de l'*Enéide*.
5. *Figures*, c'est-à-dire ici fictions.
6. *Plaisant*, c'est-à-dire qui plaît, et non pas qui amuse.
7. Qui croiraient se déshonorer eux-mêmes, et manquer à ce qu'ils se doivent.
8. Horace, plus difficile ou plus dé-

Une heureuse chaleur anime ses discours;
Il ne s'égare point en de trop longs détours;
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet, de soi-même, et s'arrange et s'explique;
Tout, sans faire d'apprêts[1], s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère,
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire[2].
Un poème excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit ;
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais, souvent, parmi nous, un poète sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque.
Sa Muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais, en vain, le public prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie;
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction....
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle[3]....
Mais, attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas, au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux[4] s'escrimer en repos,
Et, sans nous égarer[5], suivons notre propos.
Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la *Comédie antique*[6].

licat que Boileau, — et qui peut-être savait mieux le grec, — est d'avis au contraire que « le bon Homère sommeille quelquefois ».

1. *Sans faire d'apprêts*, c'est-à-dire *sans qu'il fasse* : il y a lieu de retenir et de remettre en honneur cette tournure, dont les grammairiens modernes ont fait une incorrection, sans en avoir d'ailleurs aucune raison que leur caprice.

2. C'est le mot, devenu proverbial à bon droit, de Quintilien sur Cicéron : *Ille se profecisse sciat cui Cicero valde placebit.*

3. C'est toujours de Desmarets qu'il s'agit. Chapelain, beaucoup plus modeste, avertissait au contraire le lecteur, dans la préface de sa *Pucelle*, qu'il ne trouverait dans ses vers ni la pompe de l'un, ni les grâces de l'autre.

4. *Entre eux*, c'est-à-dire les ouvrages de Desmarets et les vers ou la poussière.

5. *Sans nous égarer*, mais non pas sans nous détourner.

6. Boileau veut parler ici de la comédie qu'on appelle *ancienne*, et dont *les Acharniens*, *les Guêpes* ou *les Nuées*

Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le venin de ses traits médisants;
Aux accès insolents d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie;
On vit par le public un poète avoué
S'enrichir[1] aux dépens du mérite joué,
Et Socrate, par lui, dans un chœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées[2].
Enfin, de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat, des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poètes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur[3];
La comédie apprit à rire sans aigreur;
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre;
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre[4].
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir[5] :
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare, souvent tracé sur son modèle;
Et, mille fois, un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.
  Que la nature donc soit votre étude unique[6],
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.

sont d'assez bons modèles, nettement caractérisés. Il définit un peu plus loin, assez heureusement, en parlant de Ménandre, la comédie qu'on appelle *nouvelle*; et il passe avec raison sous silence la comédie *moyenne*, dont personne aussi bien n'a pu dire ce qu'elle était.

1. *S'enrichir*, est-il bien exact? et Boileau s'est-il assuré qu'Aristophane touchât des droits d'auteur?

Voyez sur *Aristophane* le livre de M. Couat. Paris, 1889, Lecène et Oudin.

2. On a plusieurs fois essayé de laver Aristophane du reproche d'avoir provoqué le procès et la condamnation de Socrate, mais autant vaudrait innocenter Molière de tout ce que *Tartufe* a fait de mal aux idées qu'il y bafouait. Encore Tartufe n'était-il le portrait déclaré de personne, mais Socrate figurait sous son nom dans les *Nuées*.

3. *Fureur* est bien le mot, si les libertés odieuses que se donnait Aristophane n'ont reparu que de notre temps ou du temps de la Révolution. Voyez, dans une des rares pièces politiques d'Alfred de Musset, la *Loi sur la Presse*, un éloge un peu déclamatoire de la comédie d'Aristophane :

Quand son regard perçant fixait la face [humaine,
Pour fouiller la pensée il allait droit au [cœur, etc.

4. *Innocemment*, c'est-à-dire sans qu'il en résultât rien de nuisible à personne.

C'est un peu de confiance que nous admirons aujourd'hui Ménandre, dont il ne nous reste que de courts fragments, et les imitations que la comédie latine nous en a transmises.

5. Crut y reconnaître d'autres ridicules que les siens.

6. Le même principe revient toujours, que Boileau tout à l'heure opposait à l'emphase, qui est le défaut de la tragédie de Corneille; et qu'il va maintenant opposer au faux comique, qui est celui de la comédie de Scarron. Il semble d'ailleurs que dans ce qu'il dit du comique, il ait plutôt Ménandre, ou une certaine idée de Ménandre, pour modèle, que Molière; et le genre tempéré de *l'Andrienne* ou des *Adelphes* plutôt que celui de *Tartufe* ou du *Malade imaginaire*.

Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre;
Sur une scène heureuse il[1] peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, et parler.
Présentez-en partout les images naïves;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différents traits;
Un geste la découvre, un rien la fait paraître.
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connaître[2].
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs;
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs :
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue[3], se ménage;
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse;
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé;
Toujours plaint le présent, et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs, dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse[4].
Ne faites point parler vos acteurs au hasard.
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour, et connaissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures[5],

1. *Quiconque... Il*, notez ce redoublement du sujet dont on va bientôt faire une incorrection.

2. Dans ce vers qu'on peut d'abord trouver banal, Boileau marque avec beaucoup de justesse le don propre de l'auteur comique ou du romancier : ils ont le sens de la différence et du particulier, de ce qui fait qu'un homme ne ressemble pas à un autre.

3. *S'intriguer*, se mêler d'intrigues, se mêler dans les intrigues. « On dit aussi qu'un homme *s'intrigue partout* pour dire qu'il se fourre partout, qu'il tâche de se donner de l'accès partout où il peut. » (ACAD., 1694.)

4. Et ne sauraient souffrir qu'une [autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs [désirs.
Tartufe, I, 1.

5. On a reproché plus d'une fois à Boileau ce « peut-être »; et tout moliériste lui en veut des restrictions qu'il semble mettre à l'éloge de Molière. Oserons-nous dire que Boileau a rai-

Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.
  Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace[1].
Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide[2];
Que son style humble et doux se relève à propos;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées;
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter[3].
Jamais de la nature il ne faut s'écarter :
Contemplez de quel air, un père[4], dans Térence,
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable;
C'est un amant, un fils, un père véritable.
  J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer[5] aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque;
Mais, pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades[6].

son? Mais nous demanderons ce que l'on trouve de spirituel ou de comique dans les intermèdes de *M. de Pourceaugnac*, ou dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*, ou dans celle du *Malade imaginaire*. En vérité, il est étrangement plaisant que l'on puisse reprocher à Corneille la virilité de ses héroïnes, par exemple, ou à Racine la fadeur de quelques-uns de ses « jeunes premiers », mais que l'on ne puisse pas librement parler de Molière.

1. Voyez ci-dessus, *Chant II*.

2. Qu'est-ce ici qu'une *scène vide*? Sans doute une scène qui n'importe pas à l'action, qu'on en pourrait retrancher presque sans qu'il y parût?

3. Voyez encore *Chant II*.

Il semble que, sur la fin de ce chant, de beaucoup le plus long de l'*Art poétique*, l'inspiration faiblisse et que Boileau se répète. La conclusion aussi, si c'en est une, en a quelque chose d'écourté.

4. Voyez Simon dans l'*Andrienne* et Déméc dans les *Adelphes*. (B. 1713.)

5. *Se diffamer*, c'est-à-dire sans inspirer au spectateur ce sentiment de mépris qui se mêle toujours au genre de plaisir que nous cause un baladin ou un bouffon On rit, mais on s'en veut d'avoir ri, et c'est sa réputation qui en porte la peine.

6. Parcourez à volonté le théâtre de Scarron, ou celui de Poisson, ou celui de Montfleury.

CHANT IV

Le médecin de Florence, 1 à 24. — Que la poésie ne souffre pas la médiocrité, 25 à 40. — De se défier des coteries, 41 à 48. — Nécessité de la critique, 49 à 60 (Cf. Chant I, 183-231), et de la manière d'en user, 61 à 90. — De fuir les sujets licencieux, 91 à 96, mais sans tomber pourtant dans la pruderie, 97 à 110. — Du caractère de l'écrivain, 111 à 120. — Qu'il doit être *honnête homme*, 121 à 125, et ne pas travailler pour le gain, 126 à 132. — C'est du moins ce qu'exige de lui l'origine même de son art, 133 à 173. — Que la rigueur de ce principe admet quelques tempéraments, 174 à 186. — *Les temps d'ailleurs sont passés de l'indigence des poètes*, 187 à 192. — *Éloge de Louis XIV*, 193 à 222. — Conclusion de tout l'ouvrage, 223 à 236.

Dans Florence, jadis, vivait un médecin[1],
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là, le fils orphelin lui redemande un père ;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné ;
L'un meurt vide de sang[2], l'autre plein de séné ;
Le rhume à son aspect se change en pleurésie ;
Et, par lui, la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure :
— C'était un riche abbé, fou de l'architecture. —
Le médecin, d'abord, semble né dans cet art,
Déjà, de bâtiments parle comme Mansart[3] :

1. On sait assez qu'il s'agit ici de Claude Perrault, l'architecte de la Colonnade du Louvre, savant anatomiste, d'ailleurs grand ami de Quinault, et comme tel ennemi déclaré de l'auteur des *Satires*. Boileau lui reprochait de l'avoir calomnié ou, comme il disait, « de s'être déchaîné contre lui dans le monde » et, par exemple, d'avoir fait courir le bruit que dans le vers de la Satire,

Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne,

le poète avait désigné Louis XIV. Voyez d'ailleurs : Boileau, *Lettre à Vivonne* du 13 décembre 1673 ; *Première Réflexion* sur Longin ; et, pour de plus amples détails : H. Rigault : *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes*, ch. X.

2. On usait beaucoup alors de la saignée, et, comme dit Molière, on commençait d'abord par pratiquer sur toute espèce de malade indistinctement une large phlébotomie. Voyez les *Lettres de Guy Patin*.

3. Deux Mansart ont illustré ce nom dans l'histoire de l'architecture : François, né en 1598, mort en 1666, l'architecte du Val-de-Grâce, et Jules Hardouin, son neveu, né en 1645, mort en 1708, l'architecte des Invalides et du palais de Versailles. Il y a tout lieu de croire que c'est du neveu que parle ici Boileau.

D'un salon qu'on élève il condamne la face[1];
Au vestibule obscur il marque une autre place;
Approuve[2] l'escalier tourné d'autre façon....
Son ami le conçoit[3], et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain;
Et, désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poète vulgaire[4].
Il est dans tout autre art des degrés différents;
On peut avec honneur remplir les seconds rangs;
Mais, dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire[5].
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer[6] est à Pinchêne[7] égal pour le lecteur;
On ne lit guère plus Rampale[8] et Mesnardière[9]
Que Magnon[10], du Souhait[11], Corbin[12] et La Morlière[13].

1. *La face*, au sens du latin *facies*. « Le ton de voix, dit Pascal, change un poème en un discours *de face*. » il est vrai que dans ce passage même quelques paléographes veulent qu'on lise *de force*. Mais ils oublient le vers de Racine :

Ma fortune va prendre une *face* nouvelle.
(*Androm.*, I, 1.)

2. *Approuve l'escalier*, c'est-à-dire ne l'approuve pas, mais l'approuverait *s'il* était tourné d'autre façon.

3. *Le conçoit*, le comprend à la fois et l'approuve.

4. *Vulgaire*, entendez non pas grossier, mais commun, ou banal.

5. *Dans l'art de rimer :* Nous avons déjà dit ce qu'il fallait penser de l'aphorisme. *Multæ sunt mansiones in domo patris mei*. Mais nous ajouterons ici qu'en tout cas Boileau a eu tort de joindre l'*art d'écrire* à celui de *rimer*, si la peur d'être médiocre ne saurait empêcher un prédicateur par exemple, un avocat, un professeur de faire leur métier; et puis, et surtout, si l'histoire littéraire est pleine de philosophes ou de penseurs, comme on dit aujourd'hui, qui avaient quelque chose à dire, qui l'ont dit comme ils pouvaient, et qui ont bien fait de l'oser.

6. Auteur médiocre. (B. 1713.) Né en 1618, mort en 1698, si du moins, comme nous le croyons, c'est l'auteur de cette *Judith* qui fut l'un des grands succès de larmes du XVIIe siècle, et que l'épigramme de Racine a immortalisée.

7. Pinchêne, éditeur et neveu de Voiture. Il était aussi l'auteur d'un recueil intitulé : *Eloges du Satirique français*, et dirigé contre Boileau.

8. Rampale est un poète qui vivait sous Louis XIII et dont on a des *Idylles* médiocrement belles. (*Note de Brossette.*)

9. La Mesnardière (Jules-Hippolyte Pilet de la), médecin et poète né en 1610, mort en 1663. Indépendamment de quelques mauvais vers, on a de lui une *Poétique* où l'on ne peut pas dire que tout soit absolument mauvais.

10. Magnon a composé un poème fort long, intitulé *l'Encyclopédie*. (B. 1713.) Boileau oublie de mentionner de Magnon une ou deux tragédies aussi, qui faisaient partie du répertoire des Béjart, et grâce auxquelles son nom se trouve lié à l'histoire de la jeunesse de Molière.

11. Du Souhait avait traduit l'*Iliade* en prose. (B. 1713.)

12. Corbin avait traduit la *Bible* mot à mot. (B. 1713.)

13. La Morlière, méchant poète. (B. 1713.)

Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer;
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer :
J'aime mieux Bergerac[1] et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin[2] se morfond, et nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier merveille.
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant[3],
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique :
Et Gombauld[4] tant loué garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat, quelquefois, ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux[5]
Qui de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa Muse un lieu de sûreté[6].
Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez sans murmure.
Mais, ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend !
Souvent, dans son orgueil, un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce;
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse;
On a beau réfuter ses vains raisonnements,
Son esprit se complaît dans ses faux jugements;
Et sa faible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et, si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

1. Cyrano de Bergerac, auteur du *Voyage de la Lune*. (B. 1713.)
Né en 1620, et mort jeune, en 1655, Cyrano de Bergerac est encore l'auteur d'une *Agrippine* et d'un *Pédant joué*, auquel il convient de rappeler que Molière n'a pas dédaigné de faire de larges emprunts. Voyez *les Fourberies de Scapin*.

2. On a prétendu que Motin était là pour Cotin. Quoi qu'il en soit, Motin a réellement existé, du temps de Regnier, dont il était l'un des compagnons d'aventures; et il a fait réellement des vers détestables.

3. Chapelain. (B. 1713.)

4. Gombauld, voyez ci-dessus, p. 21.

5. Puisque Boileau le déclare lui-même, il a sans doute songé dans ces vers à un certain du Perrier, qui poursuivait en effet tous ses amis de ses vers, mais y aurait-il pensé si Horace n'avait dit :

Indoctum doctumque fugat recitator acerbus;
Quem vero arripuit, tenet, occidit que legendo?

6. Il récita de ses vers à l'auteur, malgré lui, dans une église. (B. 1713.)

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire;
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules;
De votre esprit tremblant lèvera les scrupules;
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux,
Quelquefois, dans sa course, un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites[1].
Mais ce parfait censeur se trouve rarement :
Tel excelle à rimer qui juge sottement;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile[2].
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre Muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile :
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement[3].
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages[4],
N'offrent jamais de vous que de nobles images :
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable[5]
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène,
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène[6]....

1. Ce vers précise et limite la portée des conseils que Boileau a prétendu donner dans son *Art poétique*. Les règles à ses yeux n'ont rien de sacro-saint, pour ainsi dire, et si ses disciples ont eu l'esprit plus étroit ou moins libre que le sien, la faute n'en est vraiment pas à lui.

2. C'est de Corneille encore qu'il s'agit ici. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de Corneille et de son goût pour Lucain, ce qui importe le plus, c'est de voir Boileau poser hardiment le principe que les artistes ne sont pas les seuls juges de l'art, quand encore ils en sont les juges compétents.

3. Les partisans de l'art pour l'art, s'il en est encore quelques-uns parmi nous, feront bien de méditer ce principe. L'artiste est plus qu'un amuseur, et quand on écrit, c'est toujours, en somme, pour exercer une action.

4. L'histoire de ce vers est assez curieuse. Pendant trente ans en effet, jusqu'en 1703, on a lu dans toutes les éditions de l'*Art poétique* :

Que votre âme et vos mœurs *peints* [dans tous vos ouvrages,

et, de tant de critiques acharnés contre Boileau, pas un n'a signalé l'incorrection. C'est Brossette et Gibert qui l'aperçurent les premiers, et comme il était facile de réparer la faute, Boileau s'empressa de faire droit à leur observation.

5. Boileau parle-t-il peut-être ici de La Fontaine et de ses *Contes*?

6. Ces quatre vers vont à l'adresse de Port-Royal, et en particulier de Nicole, qui avait écrit quelques années auparavant, dans ses *Visionnaires*,

L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes,
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocents,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens;
Son feu n'allume point de criminelle flamme[1].
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme :
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur[2].
  Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté,
C'est un vice qui suit la médiocrité :
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues;
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues[3].
  Que les vers ne soient pas votre éternel emploi;
Cultivez vos amis, soyez homme de foi :
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore, et converser, et vivre[4].
  Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.
Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime;
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés,
Qui, dégoûtés de gloire et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire[5].
  Avant que la raison, s'expliquant par la voix[6]

1666, qu' « un faiseur de romans est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles ».

On sait que Bossuet, quelques années plus tard, 1693, dans ses *Maximes sur la Comédie*, ne sera pas moins vif que Nicole.

1. C'est la grosse question de la moralité dans l'art; et il est permis de penser que Boileau la tranche bien rapidement.

2. Beau vers, qui méritait bien de devenir proverbe, et dont nous avons eu plus d'une fois, depuis Boileau, l'occasion d'éprouver la justesse.

3. On voudrait que ces vers fussent l'expression de la vérité vraie, mais, malheureusement, pour toute sorte de raisons, de très grands poètes et de très grands hommes, — entre autres Voltaire ou Victor Hugo, — n'ont pas su se défendre de ces vices qui sont du cœur encore plus que de l'esprit.

4. Si l'on en croit Voltaire, ou plutôt Mme Arouet, sa mère, Boileau lui-même aurait un peu manqué de « cet art de converser et de vivre ». Voyez une lettre à d'Argental, du 6 juillet 1761 : « Ma mère, qui avait vu Despréaux, disait que c'était un bon livre et un sot homme ».

5. On a fait observer, non sans quelque raison, que Boileau, bien renté, en parlait ici à son aise.

6. Comment cet épisode se rattache-t-il à ce qui précède ?

Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivaient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couraient à la pâture.
La force tenait lieu de droit et d'équité.
Le meurtre s'exerçait avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;
Rassembla les humains dans les forêts épars;
Enferma les cités de murs et de remparts;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la faible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là, sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accents dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouillaient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvaient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevaient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le Ciel en vers fit parler les oracles;
Du sein d'un prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur;
Bientôt, ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages;
Hésiode, à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons[1];
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée,
Et partout, des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse[2],
Le Parnasse oublia sa première noblesse;
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits;
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles[3].
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,

1. Hésiode est l'auteur de deux poèmes : la *Théogonie* et les *Travaux et les Jours*

2. Ici encore la transition échappe. Nous ajouterons que, si ce morceau, comme on l'a fait souvent observer, est imité d'Horace, Horace lui-même l'a imité de Cicéron; et Cicéron, de qui?

3. Il n'y a rien de plus regrettable; mais quoi! cela ne vaut-il pas encore mieux que d'être aux gages des grands seigneurs ou des traitants?

Fuyez ces lieux charmants qu'arrose le Permesse;
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse;
Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
« Mais quoi ! dans la disette, une Muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée!
Un auteur, qui pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades!
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades;
Et, libre du souci qui trouble Colletet[1],
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet! »
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse;
Et, que craindre en ce siècle, où toujours les beaux-arts
D'un astre favorable éprouvent les regards,
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence[2]?
Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons;
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons:
Que Corneille, pour lui ranimant son audace,
Soit encor le Corneille et du *Cid* et d'*Horace*;
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux;
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade[3] en tous lieux amuse les ruelles;
Que Segrais[4], dans l'églogue, en charme les forêts;
Que pour lui l'épigramme[5] aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre *Énéide*,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage;
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés?
Mais, tandis que je parle, une gloire nouvelle

1. Encore une fois, Boileau triomphe trop aisément du malheureux Colletet. Pauvreté n'est pas vice, dit un commun proverbe; et le mépris qu'affecte le poète pour ses confrères moins « argentés » que lui est vraiment bien bourgeois. Il sied à l'homme de lettres de n'être pas millionnaire.

2. Peut-être est-ce trop dire; et le mérite a quelquefois connu l'indigence, même au XVIIe siècle.

3. Isaac de Benserade, 1610-1691. Boileau n'en a pas toujours parlé si favorablement. Voyez sa *Préface* de 1701.

Il semble d'ailleurs que ce vers soit assez malheureux, et qu'on en pourrait tourner le sens d'une manière qui n'eût pas flatté Louis XIV.

4. Segrais, né en 1625, mort en 1701.

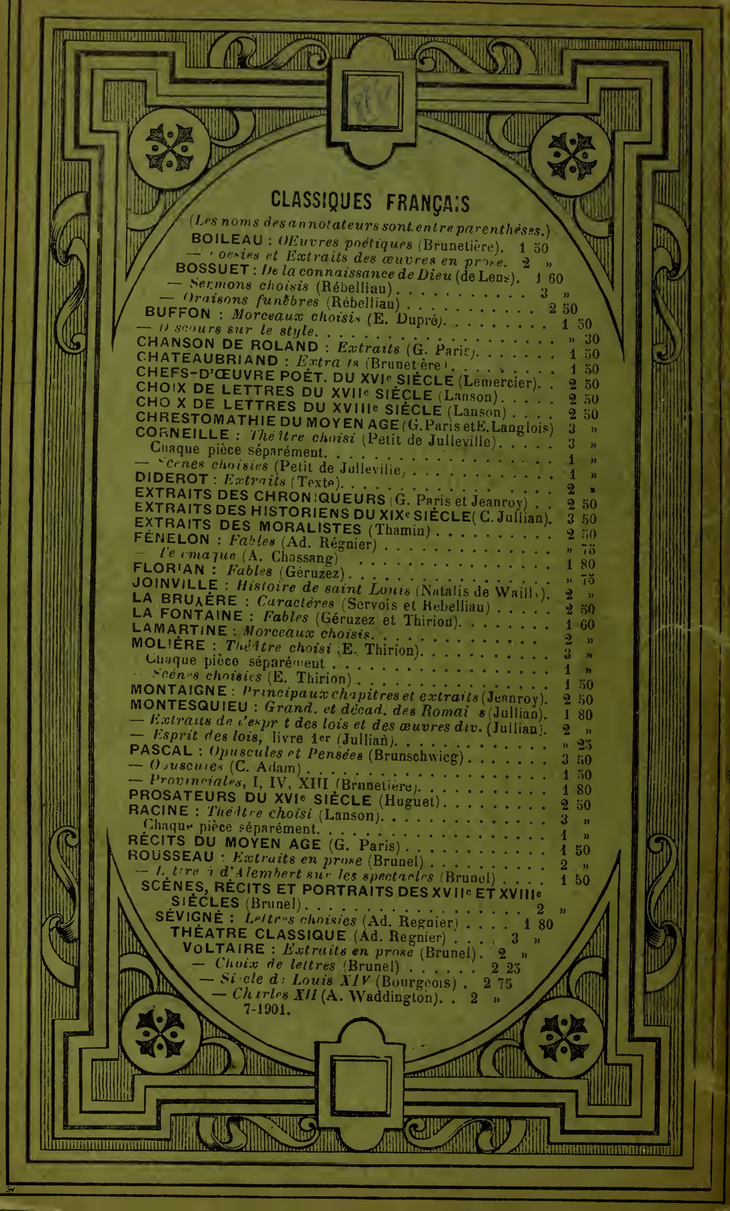
5. Ici encore, évidemment, Boileau oublie la définition qu'en son *Chant II* il a donnée de l'épigramme.

Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dôle et Salins[1] sous le joug ont ployé;
Besançon fume encor sur son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers, dont les fatales ligues
Devaient à ce torrent opposer tant de digues?
Est-ce encor en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter?
Que de remparts détruits! Que de villes forcées!
Que de moissons de gloire en courant amassées!
  Auteurs, pour les chanter, redoublez vos transports,
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
  Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la satire,
N'ose encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux;
Vous offrir ces leçons que ma Muse au Parnasse
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux, observateur fidèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts,
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer que savant à bien faire.

1. Il s'agit de la seconde conquête de la Franche-Comté.

FIN DE L'ART POÉTIQUE.

Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.



7-1901.